

rois dans l'art d'écrire, mais dont le métier le plus vrai est de battre la boue du milieu de la rue pour éclabousser les passants; lorsqu'on aperçoit de tels pèlerins qui tranchent du grand seigneur, et qui bientôt disparaissent devant des dettes criardes, on est malheureusement trop porté à ne pas distinguer de ces gens-là ceux qui paient leurs contributions, quoique un peu lourdes, et qui sont bien avec leur bottier comme avec leur tailleur. C'est fâcheux, mais cela existe, et nous pourrions nommer quelques-uns de ces honteux fuyards qui déshonorèrent ici la littérature.

Certainement les dons de l'esprit, non plus que ceux de la beauté, ne sont point rares, à Lyon, chez les femmes. Racine, s'il revivait, trouverait au milieu de nous ce qu'il admirait dans ses merveilleuses méridionales, *corpus solidum ac succi plenum*; il trouverait assez souvent, uni à ce mérite, celui d'une grâce ingénieuse et cultivée, d'un bon sens ferme et sagace. La modestie cache à l'œil du vulgaire quelques talents hardis et purs, qui n'ont pu néanmoins s'effacer absolument. Et toutefois, par la malheureuse influence d'une éducation qui a comprimé tout essor généreux, il advient que dans plus d'une maison, c'est la femme qui étouffe les instincts littéraires. Nous savons de pauvres maris que leurs avars moitiés empêchent souvent de s'abonner à quelque journal, d'acheter quelque livre de leur goût. Comment cela se fait-il dans une cité dont les premiers élans furent toujours si généreux, et où la charité, vertu caractéristique, dilate incessamment les cœurs? Nous ne savons, mais le fait est réel. Peut-être cela tient-il à un certain prosaïsme imprimé bien avant dans